

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 8

Artikel: Nos petits bénéfices
Autor: S.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224447>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin février.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

NOS PETITS BÉNÉFICES

— Bonjour, Syndic ! Ah ! quels tristes temps nous vivons, avec cette crise les affaires vont mal et tout le monde grogne... Qu'est-ce que vous en dites ?

— Hum ! voyez-vous, Assesseur, je ne dis rien, mais je pense tant plus... Regardez-voir ce que je lis sur ce papier.

Et le syndic montrait le tableau suivant soigneusement inscrit sur deux colonnes.

Autrefois :

Habitations : chaumières vétustes et malsaines, pas d'égouts ; l'eau des puits.

Vêtements : le droguet, la milaine, des habits souvent mal coupés.

Chauffage : le foyer. Le charbon inconnu.

Alimentation : pain noir ; ravitaillement limité à la récolte locale, risque de famine.

Eclairage : la flamme de l'âtre et le crésus fumeux.

Hygiène : propreté douteuse.

Agriculture : la charrue de bois, de maigres récoltes, maigres pâturages.

Assistance : jadis zéro. (Il y avait bien par-ci par-là quelques bons cœurs pourtant...).

Instruction : jadis une seule classe avec un instituteur.

Agréments : autrefois travaux forcés, tout le temps occupé à se procurer du bois de chauffage, ou à fabriquer des outils. Le soir on devisait à la lueur de l'âtre en tressant l'osier ou de la paille...

Aujourd'hui : des maisons solides ; l'eau à domicile.

Aujourd'hui : la mode de Paris tout simplement.

Aujourd'hui : un potager reluisant, le calorifère, le gaz en attendant le chauffage central.

Aujourd'hui : gaspillage du pain et de la viande tous les jours, sans compter toutes les bombances !

Aujourd'hui : la féerie des lampes électriques.

Aujourd'hui : le salon de coiffure. (Pardi, tout le monde va chez le coiffeur et connaît l'eau de Cologne ! Et nos filles coupent leurs cheveux !)

Aujourd'hui : tracteurs, batteuse mécanique, engrais chimiques, enseignement agricole, bétail gras... et j'en passe.

Aujourd'hui : mutualité scolaire et assurance vieillesse, sociétés de secours mutuels, sans parler de l'assistance communale.

Aujourd'hui : quatre classes primaires, gratuité de l'enseignement et des fournitures scolaires.

Aujourd'hui : sociétés de chant, sociétés théâtrales, de gymnastique. (Dire que notre village compte 30 pianos et je ne sais combien de gramophones et de T.S.F.).

— Et puis, ajouta le syndic, autrefois c'était toute une histoire d'aller à la ville une ou deux fois l'an ! Maintenant, grâce au chemin de fer, on y va quasi chaque semaine. Et sans parler de ceux qui ont une auto et qui s'en vont rôder chaque dimanche, dès que nos mioches sont hauts

comme trois pommes, ils réclament d'aller en course ! Vous voyez bien, Assesseur, que nos petits bénéficiés sont assez coquets et que tout ne va pas si mal que ça ! Avec un peu d'entraide et beaucoup de patience on arrivera à passer cette crise. Ne croyez-vous pas ? S. B.



LO BOLONDZI DE GOTTRENS

STASSE mè fut contàie à la faire d'Estaveyi, iò étie z'u po atsetà dâi caïenets po eingressi.

Lo grand Julot, lo bolondzi de Gotterens, dein lo canton de Fribô, étai on tot crâno luron, de passâ six pi, avoué onna granta barba naïre que dêcheindâ tant qu'âo bourelhion. Fasâi prâo soveint ribotte avoué lè z'amîs, sein comptâ dâi boune farcès, qu'on se racontâve ein aprî, po passâ lo teim. N'ein avâi min à lli po lè z'imaginâ aprî bâire... Mâ on mâlin pâo trâovâ on plli mâlin que lli, et noûtron bolondzi s'est fé attrapâ on iâdzo âo to fin.

Cein s'est passâ lo derrâi bouan. Lo bolondzi, lo Luvî de la Combaz et Pèdson, lo cosanday, l'ont fé n' bomba dâi tonnère, à Gotterens pô coumeinci, à la velâ, po fini. Devè la né l'avant décidâ d'allâ âo cinéma. Mâ, l'aviont dza bin dâo mau, et ne furont pas fotu d'ein trâovâ ion. Que falliâ-te fère ? Sè reinfatant dein n'a pinte et se remettant à quartettâ... Ma fâi, quand se sant retrâovâ dein la tserrière pô repartî vè Gotterens, lo grand bolondzi, qu'avâi mè que son compto, tsî sur lo trottoir coumeint on sa de truffè que n'est pas adràî garni.

— On l'a z'u ! sti iâdzo, que fâ lo Luvî, que breleintzive on bocon, mâ que pouâvè onco sè tenî dè pointe.

— Po sù que ne l'ein ! que repond lo cosanday. Faut lâi fère onna farce... no z'ein n'a prâo z'u fé tant quice...

Sè trâovâvint justameint dêvant n'a boutique dè bric-à-bras. L'eintront tî lè tré. Lo bouttequan cognessâi cli farceû dè bolondzi.

— On va lo dèguisâ, que dit lo cosanday... à tsacon son tor ! Vouâique n'a vilhie roclaire de curé que va lâi allâ coumeint dâi diettons à noûtra tchivrà.

Adan l'infelant la roba âo grand Jules, que drômessâi coumeint on benirâo ; lo cosanday preind dâi tailleint su n'a trâblia et sè met à copâ la ballâ barba âo bolondzi ; quand l'a zuva sèyie à tsavon, lâi eimberbotant lè djoutès de savon, et avoué on rajâo, lâi râclie bin adràî lo vesâdzo, tandis que lo Luvî et lo marchand sè tosant lè cotès !

— Luvî, que fâ lo cosanday, va quèrî onna vaiteire !

— Mâ...

— Va ! te dio... on pâo pas laissî ici ci pourro curé !

Quand lo taxi fut lè que dêvant, t'eimpougnont lo Jules, lo bêtant su lo banc, s'agueillont dein le tomobile et via po l'asile iò on rechâi lè curés malâdès âo bin trâo vilhio po derè la messe.

— Vuaiqu'on curé que n'ein trâovâ dein n'a tserrière, que fâ lo cosanday... Mè su peinsâ : Faut lo menâ à l'Asile ; sarâ bin mî que ice pè clia cramenâ.

— Vo z'ai pardieu bin fé, lâi dit lo diretteu. Vo remâchâo po lo service...

Lo grand Jules sè réveille lo leindéman, aprî midzo. L'âovre dâi gé asse gros que dâi boullè à rapetassî dâi tsaussons, vouâitè de cè, de lè, sè passè la man su lè djoutès... Adon, se met à bouellâ :

— On merior ! on merior, se vo plliè ! !

Quand s'est z'u vu dein lo merior, sein barba, avoué sa roclaire de curé, l'a cru de pèdre la titâ.

— Mâ cui ites-vo ? d'âo venî-vo ? Iou allâ-vo ? que demandè lo diretteu.

— Monsu lo diretteu, que lâi fâ lo Grand Jules, alladè, se vo plliè, à Gotterens, po dêmandâ aprî lo bolondzi. Se lâi est pas, l'è mé que su ice. Mâ se lâi sè trâovè, ne sè pas dein lo mondo à coui su ! Sami.

Les bons cœurs ! — Ah ! non ! Une autre côtelette que ça ! Plus grosse et moins de graisse !

— Diable, madame Justine, vous êtes bien difficile aujourd'hui...

— C'est que la côtelette est pour moi aujourd'hui, les patrons sont en voyage !

L'HORLOGERIE AVANT LES HORLOGERS

(Fantaisie historique.)

VOICI le Champ du Vieux Moutier. C'est là, sur ce mamelon couronné de restes de vieux murs, que s'élevait autrefois l'établissement religieux du moine bénédictin Poncet de Saint-Oyens de Joux. Plus loin, derrière le village, s'ouvre une gorge humide terminée eu cul-de-sac, comme on en voit beaucoup dans le Jura. C'est sans doute l'ancien lit d'un glacier.

Je voudrais m'asseoir encore, comme quand j'étais enfant, dans la grotte à Jean du Bois, dont voici l'ouverture, à mi-hauteur, dans la paroi de rochers. Voilà encore l'alisier où il faut s'accrocher pour escalader les éboulis de pierres, puis deux fissures dans le roc, formant escalier. M'y voici ! La roche est encore noire de fumée au même endroit ; voilà un tas de bois mort que les petits bergers ont laissé ici l'automne dernier. Je ne résiste pas à la fantaisie enfantine qui me saisit tout à coup, et bientôt une flamme claire pétille. La grotte se remplit de fumée. Rêveur, je m'étends à terre sur un lit de feuilles sèches.

Un crissement de lime me fait tout à coup tourner la tête. A ma grande surprise, j'aperçois au fond de la caverne, vivement éclairée par la flamme, un homme vêtu d'une longue robe de bure à larges manches, penché sur un établi ; il a rejeté son capuchon en arrière. Je reconnais un bénédictin.

La loupe à l'œil, il lime, avec le tour de main d'un habile ouvrier, un pivot de fort calibre pincé dans un étau à main. Il roule sa tige d'acier sur le bord de la tablette, et, de l'autre main, il donne, en arc, le coup de sa lime douce. Devant lui sont alignés avec symétrie des burins bleus, de toutes les grosseurs, des limes emmanchées, depuis la carrette jusqu'à la barrette et à la feuille de sauge effilée comme une aiguille, des martelets légers, en acier brillant, des pinces de